



LES
ROSAIRES

ET
LES AUTRES
Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle
PUBLIÉE PAR
LES PERES DOMINICAINS
— DU —
Convent de St-Hyacinthe,
P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. IV, No 7. Juillet 1898

VIGNOBLES CANADIENS

Comté d'Essex, Ont.

ERNEST GIRARDOT & CIE, Propriétaires.

VIN DE MESSE approuvé par Son Eminence le Cardinal Taschereau, par Mgr Fabre et les autres évêques du Canada, employé dans presque tous les Evêchés de la puissance et aussi dans presque tous les collèges de la Province de Québec. VIN DE TABLE de première qualité.

Satisfaction garantie. Nous expédions directement de nos caves. Pour prix et autres informations s'adresser à Messrs. J. L. Montreuil, Lévis, ou à L. T. Trempe, Sorel, qui sont nos agents autorisés pour la Province de Québec.

ERNEST GIRARDOT & CIE.
SANDWICH, ONT.



E. LAMARCHE,

**Bijoutier-
Opticien,**

RUE CASCADES,

St-Hyacinthe.

— ASSORTIMENT COMPLET DE —

Bijoux, Montres, Horloges, Argenteries,
Etc., Etc.

Spécialité : Lunettes Or, Argent et Nikel.

REPARATIONS FAITES AVEC SOIN.

PHARMACIE OSTIGUY

195 RUE CASCADES

ST-HYACINTHE.

Téléphone No. 60.

— SPÉCIALITE —

Medicaments Francais et Articles de Toilette.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

ST-HYACINTHE.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE JUILLET.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 2 La Visitation de la B. V. M. Indulg. plén. du Rosaire.
 - 3 IIIe Dimanche après l'Octave de la Trinité. B. Marc de Modène, C. O. N.
 - 5 Bse Marie Barthélemy, V. O. N. (du 25 mai.)
 - 7 B. Benoit XI, P. C. O. N.
 - 8 B. B. Guillaume et ses compagnons, Martyrs, O. N. (du 29 mai.)
 - 9 S. S. Jean et ses compagnons, Martyrs, O. N. Ind. pl.
 - 10 IVe Dimanche après l'Octave de la Trinité. Ind. plén. du S. Nom de Jésus.
 - 13 B. Jacques de Voragine, Ev. C. O. N.
 - 14 S. Bonaventure, Ev. Conf. et Doct.
 - 15 S. Henri, C.
 - 16 Notre-Dame du Mont-Carmel.
 - 17 Ve Dimanche après l'Octave de la Trinité. IIIe Dimanche du mois. Indulg. plén. du Rosaire.
 - 18 B. Ceslas, C. O. (du 16 de ce mois.)
 - 19 S. Vincent de Paul, C.
 - 20 Ste Marguerite, V. M.
 - 22 Ste Marie-Madeleine, Protectrice de Notre Ordre.
 - 23 Bse Jeanne d'Orviéto, V. O. N.
 - 24 VIe Dimanche après l'Octave de la Trinité. S. Camille de Lellis, C.
 - 25 S. Jacques le Majeur, apôtre.
 - 26 Ste Anne, Mère de la Ste-Vierge.
 - 27 B. Augustin de Biella, C. O. N.
 - 28 B. Antoine de l'Eglise, C. O. N.
 - 30 B. Mannès, C. O. N.
 - 31 VIIe Dimanche après l'Octave de la Trinité. Saint Ignace, C.
-

NOUVELLES PRIMES

Moyennant la modique somme de 15 centins, nous enverrons à toutes les personnes qui nous en feront la demande, de nouvelles et plus magnifiques gravures du Rosaire, d'après les chefs-d'œuvres de la peinture. Ces gravures, qui ont été imprimées sur papier de luxe (*coated*), importé spécialement par l'établissement de la *Tribune*, forment une superbe collection artistique, et nous voudrions voir dans les mains de tout ami du Rosaire ces tableaux de grands maîtres, qui réjouissent le regard en même temps qu'ils rappellent avantageusement à l'âme le souvenir des sublimes mystères de la religion.

Nos remerciements à la *Presse*, au *Trifluvien*, à la *Tribune*, au *Courrier de St-Jean*, au *Canada* et aux autres journaux, qui veulent bien publier, chaque mois, le sommaire de notre Revue.

Ceux de nos abonnés qui ne tiennent pas à garder la collection de notre Revue, nous feraient plaisir et nous rendraient grand service en nous envoyant le numéro de janvier de cette année 98.

Qu'on se le rappelle : les abonnés au "Rosaire" participent aux nombreux avantages spirituels de l'*Œuvre du Noviciat*.



LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURES : LA VISITATION.....	176
JÉSUS A BÉTHANIE (Hoffmann).....	182
Le couvent des Dominicains de Chalais.....	193
Les Voix et les ombrages du Rosaire (R. P. GIRARD).....	171
La reine Victoria est-elle catholique (F. DE BERNHARDT).....	174
La Visitation (R. P. ROUSSEAU).....	176
L'Esprit religieux des Américains (R. P. BROUSSEAU).....	178
Petites notes et correspondance de la Revue.....	179
La Vierge (R. P. BEAUDET).....	180
Ste Marie Madeleine (R. P. OLLIVIER).....	181
Le Rosaire et la Guerre (R. P. IWEINS).....	184
Le Précieux-Sang (R. P. FABER).....	187
Quasi stella matutina (R. P. QUINCENET).....	190
Qu'est-ce que vouloir ? VAU-LAU.....	191
Le Couvent de Chalais (R. P. LACORDAIRE).....	193
Vies des Frères (suite) (GÉRARD DE FRACHET).....	196



Les voix et les ombrages du Rosaire

Fin.

Nous vivons non-seulement dans le silence, mais encore dans l'aridité ; et il faut aux âmes des ombrages aussi bien que des voix. Le Rosaire a pourvu à ce besoin et il nous offre les ombrages les plus doux et les plus salutaires.

Toutes les grandes choses projettent de l'ombre autour d'elles. Dieu lui-même a son ombre ici-bas, et l'Evangile nous fait remarquer que la Puissance du Très-Haut ombragea la Très sainte Vierge afin de protéger en elle l'opération du Saint-Esprit, *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*. Or cette vertu, cette puissance du Très-Haut, se trouvait également en Jésus-Christ ; quand il était vivant, elle émanait de sa personne pour guérir tous ceux qui venaient à lui, *virtus de illo exibat*, et depuis qu'il a quitté cette

terre, elle a projeté son ombre de sa personne absente sur les mystères de sa vie pour leur conférer la même efficacité. Or ces mystères, ces ombres de la personne de Jésus-Christ, font une partie intégrante du Rosaire ; et pour satisfaire aux obligations qu'il impose, il faut non-seulement prononcer des formules, mais encore s'appliquer à la méditation des principaux faits de la vie du Christ et de sa divine Mère. Nazareth, la maison de Zacharie, l'étable de Bethléem, les portiques du temple, les scènes les plus gracieuses de la sainte Enfance précèdent le drame sanglant qui s'inaugure dans le jardin de Gethsémani pour s'achever dans les angoisses du crucifiement, et nous conduisent pas à pas au tombeau du divin Ressuscité et au couronnement de sa Mère dans le ciel. Ces diverses scènes ne sont plus sans doute que des souvenirs, des ombres laissées sur la terre par celui qui en a été le héros ; mais les âmes ne vivent pas vainement parmi ces souvenirs et n'errent pas sans profit parmi ces ombres projetées de si haut ; si l'ombre du disciple faisait des miracles, quelle puissance ne doit pas émaner de celle du Maître et quelle merveilleuse efficacité ne doit-on pas en attendre ?

La vie de Marie a aussi sa part dans les contemplations du Rosaire, et elle y ajoute son doux ombrage à tous ceux qui tombent du mystère de son Fils.

Il est remarquable, en effet, que l'ombre tient dans l'histoire de la Vierge une place extraordinaire. L'ombre est dans sa prédestination, et l'Ecclésiastique la compare plusieurs siècles avant sa venue en ce monde, au cèdre du Liban, au cyprès de Sion, au palmier de Cadés, au rosier de Jéricho, à l'olivier des champs, au platane, au térébinthe. . . en un mot à tout ce qui verdace et tout ce qui porte des rameaux. Sa vie a réalisé la prophétie du Sage ; et on peut bien dire qu'elle est composée d'ombres plutôt que de faits et que les faits eux-mêmes ont toujours pour but de voiler un mystère : ainsi son enfance écoulée dans le temple, ainsi son mystérieux mariage destiné à protéger à la fois sa virginité et la naissance de Jésus, ainsi sa purification au temple, ainsi son effacement dans l'Evangile, ainsi l'apparente indifférence et quelquefois même l'étrange dureté que semble lui témoigner son Fils, ainsi sa présence au Calvaire et son absence au tombeau de la résurrection, ainsi le silence des Actes des apôtres continuant le silence

de l'Évangile ; tout est ombre dans cette vie, et les rares lueurs qui s'en dégagent ne font que redoubler l'obscurité totale ; ce sont de rapides éclairs qui traversent un crépuscule plein de voiles et de mystères. Or toutes ces ombres se projettent dans le Rosaire et y produisent cette douce nuit dont parle le prophète et qui apportait à son âme de si délicieuses clartés, *Nox illuminatio mea in deliciis meis !*

Mais c'est au ciel que le Rosaire réserve à ses fidèles enfants les plus suaves ombrages et le plus doux abri. Un jour, dit la légende, saint Dominique eut une vision. Le Ciel s'ouvrit à ses yeux ravis et lui montra ses anges et ses saints prosternés devant la gloire de Dieu, mais il ne vit dans la foule des bienheureux aucun des religieux de son ordre. Il en témoigna son étonnement et son affliction à Notre-Seigneur qui le rassura en ces termes : " Mon fils, si tu veux voir les enfants de ta famille, il ne faut pas les chercher parmi la foule, car ma Mère qui a pour eux une singulière prédilection, leur a fait une place privilégiée et qui est enviée de tous. " Et entr'ouvrant le manteau de Marie, il lui montra, abrités à l'ombre immense de ses plis, les bienheureux qui s'étaient sanctifiés dans l'ordre sacré des Frères-Prêcheurs, dans la milice du Tiers-Ordre et sous la bannière du Rosaire.

Ce manteau s'étend aussi sur la terre et dès ici-bas couvre de son ombre tutélaire les âmes fidèles et dévouées à la dévotion privilégiée de Marie. L'histoire et la légende rapportent mille traits et mille preuves de la tendre protection de la très sainte Vierge sur ceux qui l'invoquent assidument selon la formule dominicaine ; et de pieux auteurs, émerveillés de tant de prodiges et ne sachant comment exprimer leur admiration, n'ont pas cru pouvoir mieux désigner la confrérie du Rosaire qu'en l'appelant l'*Ordre de Sainte Marie*, et les membres qui la composent *les frères de la Vierge*.

Que ces considérations sont consolantes et qu'il est doux de trouver tant de ressources pour son salut dans un moyen d'un emploi si simple et si facile ! O âmes qui souffrez du silence et des bruits du monde et qui êtes tourmentées et alanguies par les aridités de la vie, demandez au Rosaire ses voies et ses ombrages. Ecoutez Jésus, l'ange, Elisabeth, l'Église, la très sainte Vierge, se parler et se répondre ; et en répétant leurs paroles, mêlez-vous à leur

saint et sublime dialogue. Quand vous aurez pratiqué dans ce sens la dévotion du chapelet, vous ne tarderez pas à prendre en dégoût les entretiens des hommes, toujours si fades, quand ils ne sont pas coupables, et vous comprendrez quelle joie on éprouve à pouvoir dire comme l'Apôtre : Notre conversation est dans les cieux ! En même temps une nuée lumineuse semblable à celle qui guidait Israël dans le désert et le protégeait à la fois des ardeurs du soleil et des incursions de l'ennemi, marchera devant vous, vous enveloppera et vous couvrira de son ombre protectrice, et vous traverserez ainsi sans péril et sans chute les arides sentiers de la vie ; et il vous arrivera quelquefois, comme aux disciples du Thabor, entendant les voix divines du sein de la nuée qui les ombrageait, de vous écrier sous l'impression d'un ravissement égal : " Il fait bon ici, dressons-y des tentes ! " Oui, il fait bon entendre les voix du Rosaire, il fait bon s'abriter sous ses ombrages, mais n'y dressons pas nos tentes. Les voix que le Rosaire répète ne sont que des échos, ses ombrages, l'avant-goût d'un repos plus parfait ; et ce n'est qu'au ciel, après une vie consacrée à la prière et à la vertu, que se réalisera véritablement la prophétie qui annonce la transformation du monde et que le désert sera changé en un paradis de délices !

FR. CH.-VINC. GIRARD,
des Fr. Prêch.

La Reine Victoria est-elle catholique ?

J'ai eu l'occasion de réfuter, l'an dernier, les faux bruits qui circulent périodiquement touchant la prétendue conversion de la reine Victoria à la religion catholique, et l'objet de son voyage annuel en France qui serait de faciliter à Sa Majesté l'accomplissement de son devoir pascal.

J'ai démontré que la reine penche au contraire vers les doctrines calvinistes, et la preuve en est que lorsqu'elle est en Ecosse, elle assiste aux offices de l'Eglise presbytérienne dans la paroisse du village de Crathée, au lieu de faire célébrer le service religieux suivant le rite anglican par un de ses aumôniers dans la chapelle du château de Balmoral.

Ce qui est vrai, c'est que depuis qu'elle n'est plus soumise à l'influence néfaste du prince Albert, elle a perdu ses préjugés, disons le mot, sa haine contre les catholiques, et surtout contre le clergé. Sa visite à la Grande-Chartreuse, où elle a été admise à pénétrer dans la cellule d'un religieux anglais, l'a profondément impressionnée. Elle a consenti à ce que le cardinal Vaughan lui fût présenté à une *Garden party* chez le prince de Galles. Tout récemment elle a reçu avec beaucoup d'amabilité la visite de l'évêque de Nice. Voici une anecdote qui prouve que, dans sa jeunesse, la reine avait envers les catholiques les sentiments bienveillants qu'elle a retrouvés aujourd'hui, mais dont elle avait paru se départir à un moment donné.

Avant de monter sur le trône, la princesse Victoria avait coutume de passer une partie de l'année à Broadstairs, dans le comté de Kent, près de l'embouchure de la Tamise. Une des promenades favorites qu'elle faisait en compagnie de sa gouvernante était le long des rochers escarpés qui bordent la côte dans la direction de Ramsgate. Elle trouvait un plaisir tout particulier à visiter la petite chapelle catholique qui se trouvait à l'endroit même où s'élevait jadis le sanctuaire fameux de *Notre-Dame de Broadstairs*. Elle aimait beaucoup le vénérable prêtre qui desservait cette humble chapelle, et elle lui écrivait souvent de Londres ou de Windsor.

Il arriva qu'un jour la princesse, se trouvant dans l'Église, aperçut sur l'un des bancs un livre de prières qui avait été oublié par quelque fidèle. Elle le prit, se mit à l'examiner, et témoigna le désir d'en avoir un pareil. Le prêtre lui en offrit un exemplaire qu'elle accepta avec reconnaissance. Ce livre était le *Jardin de l'âme*, (*The Garden of the Soul*), recueil de prières qui contenait les offices de l'Église, et dont l'auteur était Mgr Challoner, vicaire apostolique de Londres.

Lorsque la princesse fut de retour au logis, sa gouvernante lui enleva le livre en disant qu'elle ne devait pas le conserver, et toutes ses instances pour le garder furent vaines. L'incident semblait oublié, lorsque la princesse Victoria devint reine d'Angleterre. En cette circonstance mémorable, le vieux prêtre écrivit à Sa Majesté pour lui offrir ses respectueuses félicitations.

Il reçut sans retard une lettre autographe de la reine,

datée du palais de Kensington, et conçue dans les termes les plus gracieux. Elle contenait ce passage caractéristique : " Oui, je suis la reine, et je possède maintenant un exemplaire du *Jardin de l'Âme*, qui m'appartient, et que personne ne peut m'ôter. "

F. DE BERNHARDT.

LA VISITATION



Le grand mystère de l'Incarnation venait de s'accomplir. Marie donna quelques jours à la contemplation de ce prodige et exhala vers Dieu, dans la solitude, les sentiments d'admiration, de reconnaissance et d'amour qui se pressaient dans son âme. Alors, elle se ressouvint de cette parole de l'ange : *Voici qu'Elisabeth, votre parente, a conçu un fils en sa vieillesse.* Sans tarder, elle se mit en voyage, afin de rendre visite à sa cousine.

Voyez-la : aucune difficulté ne peut l'arrêter. Le voyage sera relativement long, et ne durera pas moins de trois grandes journées ; il sera pénible, car il faudra gravir souvent les montagnes ; néanmoins elle part, elle se presse, elle arrive.

Est-il nécessaire de rechercher le motif de ce voyage ? Aux difficultés surmontées, il est aisé de voir qu'une sainte ardeur anime Marie : l'ardeur de la charité. Oui, la charité seule, avec son dévouement, son courage, sa bonté, a pu vaincre son amour de la retraite et sa timidité de vierge ; seule, elle a pu lui faire oublier les inconvénients d'une pareille pérégrination.

En réalité, Marie voulait d'abord féliciter Elisabeth et se réjouir de son bonheur. La sainte femme marchait à

grands pas vers ses derniers jours. La vieillesse était survenue déjà, et l'espoir de la maternité s'était évanoui sans retour présumé, non sans laisser dans son cœur déçu un amer regret. Tout à coup, à la voix de l'ange, l'espoir perdu revit, la certitude se fait : ô bonheur ! elle laissera un fils. On comprend sa joie. Marie l'apprend ; elle s'en réjouit et court présenter ses félicitations sincères. Qui ne voit, dans ce fait, la douce et simple charité, à l'abri de tout égoïsme ?

En réalité encore, Marie savait, par une secrète inspiration, que sa présence comblerait de bénédictions toute la maison de Zacharie ; elle prévoyait aussi mille services délicats et précieux à rendre à sa cousine dans les circonstances présentes. Cela lui suffit. Elle ne calcule même pas, sa décision est prise : elle ira et répandra le trésor des bienfaits dont elle se voit la dispensatrice. N'est-ce pas là toujours cette charité généreuse dont le bonheur est de faire des heureux ?

Et si le moindre doute restait possible, je ferais remarquer dans l'auguste voyageuse cet entier oubli d'elle-même, qui est le signe le moins équivoque d'une charité parfaite : qui s'oublie, aime ! Ce n'est pas à la Mère de Dieu de visiter la mère d'un homme ; ce n'est pas à la Souveraine de descendre chez une humble femme de son peuple. Mais depuis quand la charité devient-elle raisonneuse ? Depuis quand fait-elle valoir de ces prétentions ? Elle y perdrait sa plus attrayante beauté. Or, chez la Vierge Marie, sa splendeur est sans ombre.

O charité, vertu toute divine, que n'es-tu le mobile et la loi de tous mes procédés à l'égard du prochain ! Je me réjouirais de sa prospérité ; toujours je voudrais ajouter à son bonheur. Ni les raisonnements de l'envie, ni les petits calculs de l'égoïsme, ni les obstacles extérieurs ne pourraient m'arrêter : faire du bien serait ma vie. Le soleil de l'amour donnerait à mes actions la chaleur divine qui les vivifie et les fait fructifier pour le ciel.

Vierge sainte, obtenez-moi la charité ! Amen.

FR. HENRI M. ROUSSEAU.

des Fr. Prêch.

L'esprit religieux des Américains

Suite et fin.

Et d'abord il fallait bien s'y attendre, aux Etats-Unis l'école est tout ce qu'il y a de plus neutre. On veut former un bon citoyen, pour cela on fournit au jeune homme une instruction très pratique, il est vrai, mais qu'on aurait tort de croire parfaite, même au seul point de vue de la formation intellectuelle.

L'école ne donne aucune éducation religieuse et par le fait aucune éducation morale. Elle laisse ce devoir à l'église et à la famille, sans paraître comprendre quel dangereux scepticisme est le fruit de cette insouciance. A l'âge des passions, le jeune homme ne peut se passer de la foi. Où puisera-t-il cette foi ? Pas à l'école où jamais il n'entend un mot de religion, pas à son église, dans un enseignement plein de contradictions et fort insuffisant en tout cas.

C'est encore la famille qui garde le plus d'influence, mais qu'en penser encore ? Combien de parents négligent le baptême ! Du reste, quelle foi peuvent-ils inculquer, ceux qui n'en ont plus ? Aujourd'hui le jeune américain y reçoit de tristes exemples, depuis si longtemps que la famille subit le choc dissolvant de ses mêmes doutes, depuis surtout que le divorce est venu en relâcher les liens ! Et quelles influences morales peut avoir la promiscuité voulue de l'école ? Qu'attendre de cette liberté laissée si large au jeune homme ? Il n'est pas difficile de comprendre qu'une liberté ainsi entendue ressemble singulièrement à la licence. Allez donc livrer ainsi un enfant à la promiscuité des croyances et des sexes dans les classes, sans porter préjudice à sa conscience et à ses mœurs ! C'est là le premier danger, qui ne trouve qu'un faible palliatif dans la *Sunday School* livrée, comme l'église elle-même, au libre-examen.

Dès le premier âge, la jeunesse américaine est sans doute bien préparée pour la vie du monde, la lutte des affaires et du commerce, mais l'est-elle pour la vie morale et intérieure, pour la grande lutte des passions ? Tout bon chrétien, en père consciencieux, demanderait pour son enfant une éducation religieuse capable de former en lui l'homme de principes, de le guider et de le soutenir. Au

lieu de comprendre que son devoir est de lui inculquer des principes, il préfère lui laisser le choix de ses principes, choix fort intéressé et partial lorsque le jeune homme est conseillé par la passion. Aussi malgré ses apparences correctes, son esprit réellement religieux, sa foi officielle au Dieu du christianisme, c'est une barque désemparée qui flotte à tout vent de doctrine. La droiture et l'honnêteté naturelles en ramènent quelques-uns à la vraie foi. Mais le grand nombre s'en va tout droit à l'athéisme.

On ne peut que déplorer la perte de tant de qualités, déplorer surtout qu'un peuple d'un jugement si droit, d'un esprit si large, ne soit qu'un habile faiseur d'argent. Comme il aurait une autre vie intellectuelle, une autre influence morale, si dans son âme on sentait la vie surnaturelle, si, au lieu de dépenser son énergie dans les affaires, la foi lui montrait un idéal plus élevé, qu'il s'efforcerait d'atteindre.

Nous aimons, nous chrétiens, à espérer un réveil de foi et de religion chez ce peuple appelé, croit-on, à un grand avenir.

Mais, à la simple vue des choses, courte vue si vous voulez, on ne peut retenir un grand sentiment de tristesse à voir comme ce système de liberté religieuse, d'éducation sans principe de foi, prépare admirablement l'initiative personnelle, c'est vrai, mais aussi l'esprit d'indépendance, d'incrédulité, et toutes ses conséquences morales, ou plutôt immorales.

FR. J. D. BROSSEAU,
des Fr. Prêch.

Petites notes et Correspondance de la Revue

—On nous demande si on peut réciter le Rosaire en parcourant les stations du chemin de la croix, et gagner à la fois les indulgences attachées à ces deux dévotions.

Nous croyons que oui, et pour les meilleures raisons.

—Voici un petit renseignement que bien des curés apprécieront. Lorsqu'une église est détruite, soit par accident soit par la volonté des supérieurs ecclésiastiques, et reconstruite au même lieu *moralement*, c'est-à-dire à la distance d'un *jet de pierre*, (30 ou 40 pas), elle conserve la confrérie du Rosaire, pourvu qu'elle ne change pas de patron. Si elle était réédifiée dans un lieu moralement différent, quand bien même ce serait dans la même paroisse et avec le même patron, elle perdrait ses indulgences. (S. C. I. 29 mars 1886.)

—Nos nouvelles primes du Rosaire, sorties des ateliers de la *Tribune* (St-Hyacinthe), sont d'une exécution parfaite ; les copies qui nous viennent de Boston, avec chaque gravure, ne sont pas mieux réussies.



LA VIERGE

Marie était de race royale. Il est vrai, la fortune de son antique famille était tombée, et l'héritière de David gagnait son pain par des travaux de laine. Pourtant, la naturelle distinction de ses manières, son port de reine, son parler délicat la séparaient assez des autres femmes du peuple et disaient la noblesse de son origine..

Son corps était merveilleusement beau. — Les plus grands artistes n'ont pas su le rendre dans sa perfection de rêve. — On eut dit qu'il était pétri d'une essence plus fine et plus rare, d'une plus subtile matière. De la matière, il y en avait juste assez pour permettre à l'âme d'exister parmi les hommes, juste assez pour suffire aux opérations de l'esprit, — mais combien soumise, combien transformée, combien spiritualisée et idéalisée par l'hôte qui l'informait !

Ce corps, il joignait la force à la grâce ; l'ample robe flottante faisait ressortir davantage encore l'harmonie de ses formes pures. Il n'avait rien de vulgaire, rien de mièvre ni d'affecté non plus ; il avait au contraire une élégance simple, signe de la vraie grandeur. Jamais on n'avait vu des traits plus affinés, plus richement dorés du soleil d'Orient : les yeux, où se reflétaient les profondeurs infinies du ciel, lançaient les flèches d'un regard ardent et doux ; sur les lèvres mi-closes s'épanouissait un sourire affectueux. Et puis, un voile, un voile blanc encadrait si finement sa figure et retombait si harmonieusement sur ses épaules en longs plis neigeux.

Lorsqu'elle allait par exemple à la fontaine appelée depuis *fontaine de la Vierge*, c'était, parmi les nazaréennes, comme un ravissement mêlé de jalousie envieuse. . . On eut dit un marbre antique, une statue des vieux maîtres, qui marchait. . .

N'était-ce pas à elle qu'il pensait, le chantre du cantique, lorsqu'il s'écriait : “ O ma belle ! que tu es noble ! que tu es reine ! Tes cheveux sont la pourpre sombre qui consacre le front des rois ! Ta tête est comme le Carmel ! Ta gorge est la grappe pleine de nos riches raisins de Judée ! Ta taille est celle du palmier ! . . . ” (1)

— (1) Cant. VIII, 5-6-7.



MARIE-MADELEINE

PARMI les affections que nous aimons à constater dans la vie du Maître, celle qu'il a daigné témoigner à Madeleine tient-elle en réalité la première place, ou la cède-t-elle à l'amitié qu'il portait à ses apôtres, en particulier à Pierre et aux fils de Zébédée ? La réponse n'est pas facile, ou plutôt elle est impossible, parce que ces affections sont de nature absolument différente, et que leur dignité intrinsèque ne saurait nous permettre de préciser leur intensité relative. Mais, à quelque mesure que nous étendions l'une et l'autre, il nous faut le reconnaître, — sans contestation possible, — Madeleine a pris dans le cœur de Jésus une place telle que nous en sommes justement étonnés et ravis. Tant de miséricorde et de tendresse nous confondent ; et pourtant nous sentons qu'il en devait être ainsi, puisque le Verbe divin s'est fait homme pour se rapprocher des pécheurs, les subjuguier par le charme de sa grâce et les unir plus étroitement à son cœur, comme les témoins par excellence de sa victoire sur le péché. En incarnant, pour ainsi dire, la faiblesse et le désordre, Madeleine était prédestinée à montrer, dans sa conversion, toutes les ingéniosités de l'amour en quête des âmes, et, après son retour, toutes les félicités de l'union rétablie entre l'enfant prodigue et le père auquel il est revenu.

Le Maître fut bon pour tous les pécheurs, et plusieurs de ceux qu'il convertit devinrent ses compagnons, comme Matthieu, Zachée, Cédoine, (1) pour ne parler que des plus connus. Cependant il n'eut pour eux aucune tendresse particulière, à en juger du moins par l'Évangile : leur part fut celle des autres disciples, sans rien de la prédilection qui met hors de pair Simon et les fils de Salomé. Pourquoi donc Madeleine jouit-elle d'un privilège refusé à d'autres qui paraissent l'avoir mérité autant qu'elle ?

C'est qu'il y a un abîme entre Madeleine et les autres convertis du Sauveur. Sa chute a été plus lamentable, son déshonneur plus profond, son relèvement plus merveilleux. Plus elle avait eu d'influence pour le mal, plus son retour pouvait avoir d'heureux résultats ; et cette âme

(1) Que la tradition dit être l'aveugle-né, (Pann. IX, 1-41.



JESUS A BÉTHANIE.

(Hoffmann.)

nous semble naturellement une proie que se disputaient, avec une égale ardeur, le ciel et l'enfer. Sa conquête a dû coûter davantage, par conséquent rapporter plus de gloire et causer plus de joie à Celui qui l'a ramenée : et puisque les choses valent à nos yeux le prix dont elles ont été payées,—surtout si le prix est fait de nos larmes et de notre sang,—quelle âme pouvait valoir davantage aux yeux du Maître ?

Les publicains appelés à suivre Jésus n'avaient pas donné les scandales dont Madeleine avait chargé sa conscience : ils ne s'étaient point faits perversisseurs, après avoir foulé aux pieds les lois les plus sacrées, — et si leur nom était trop connu de la ville, il ne s'y attachait rien de comparable à l'infamie dont Madeleine avait couvert le sien. Mais aussi, pour tout dire, dans sa perversité même, elle avait une excuse que n'auraient pu invoquer les disciples : sa faiblesse d'orpheline trop tôt privée de mère, de vierge trop tôt mise en contact avec le monde, d'épouse mal appareillée et comme poussée à l'adultère, de femme abandonnée à toutes les séductions,—en attendant qu'elle fût réduite à toutes les révoltes et à toutes les résistances, par le désespoir où devaient fatalement aboutir ses égarements.

Toute ruine est douloureuse à voir, surtout dans l'ordre moral : mais combien plus la ruine de ce qu'il y a de plus exquis, c'est-à-dire d'un être doué des dons les plus propres à charmer les yeux et l'esprit,—beauté, candeur, intelligence,—avec l'inexprimable séduction de la jeunesse à son premier épanouissement ! Quelle pitié s'éveille dans un cœur généreux à la vue de ces fleurs uniquement destinées, semblait-il, à parfumer les autels, et foulées aux pieds du passant indifférent ou moqueur !

Quelle pitié plus profonde encore, à la pensée de ce que peut désormais pour le mal l'ange tombé des hauteurs du ciel en cette fange où il en attirera tant d'autres ! Hélas ! il n'a rien perdu de la puissance qu'il avait d'éblouir les regards et de surprendre les cœurs : combien viendront se brûler au rayon perfide qui jaillit de son front découronné d'honneur, mais non de grâce altière et provocante ! Milton nous a bien montré Lucifer dans la redoutable séduction de sa déchéance, et le Père Lacordaire avait bien

raison de prémunir la jeunesse contre ce qu'il appelait "l'ineffable beauté du péché."

Comme il est facile de comprendre le mouvement d'un grand cœur vers cette ruine ! Mouvement de pitié, de dévouement, de sacrifice, dont la raison est de sauver cette âme, c'est-à-dire "de lui donner, fût-ce au prix de sa propre vie, la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la paix dans la rédemption, Dieu enfin, Dieu connu, Dieu aimé, Dieu servi." Et puis, "quand on a été près d'une pauvre créature déchuë l'instrument de la lumière qui lui révèle sa chute et qui lui rend son élévation, cette cure sublime d'une mort qui devait être éternelle inspire quelquefois aux deux âmes un indéfinissable attrait né du bonheur donné et du bonheur reçu. Et, si la sympathie naturelle s'ajoute encore à ce mouvement qui vient de plus haut, il se forme de tous ces hasards divins tombés dans de mêmes cœurs un attachement qui n'aurait pas de nom sur la terre si Jésus-Christ lui-même n'avait pas dit à ses disciples : *Je vous ai appelés mes amis*. . C'est l'amitié telle que Dieu fait homme et mort pour ses amis pouvait la concevoir. . " Oui, c'est l'amitié, mais avec la nuance de prédilection que suppose le rachat d'une âme plus précieuse, plus malade, plus complètement reconquise, et—pour continuer à parler avec Lacordaire—"le sommet, en ce monde, des affections humaines et divines. Rien n'y avait préparé le monde, et le monde n'en reverra jamais qu'une image obscure dans les plus saintes et les plus célestes amitiés."

FR. M. J. OLLIVIER,
des Fr. Prêch.

LE ROSAIRE ET LA GUERRE

Il y a plus de trois siècles, au premier dimanche d'octobre de l'an 1571, vers cinq heures de l'après-midi, au moment où les confréries du Rosaire sortaient processionnellement de toutes les églises de Rome, un combat naval se livrait dans les eaux de Lépante, et la flotte catholique commandée par don Juan d'Autriche anéantissait la flotte musulmane qui menaçait d'envahir l'Italie. Cette coïncidence ne parut pas fortuite au Souverain-Pontife alors ré-

gnant, Saint Pie V, des Frères-Prêcheurs ; après avoir eu la vision miraculeuse de la victoire à l'heure exacte où elle était remportée, la même lumière surnaturelle lui révéla qu'il fallait l'attribuer à la prière du Rosaire. C'était Notre-Dame du Rosaire qui avait fait sombrer l'escadre ennemie et sauvé la chrétienté. Saint Pie V institua une fête annuelle pour en perpétuer et en consacrer le souvenir dans l'Eglise catholique. D'autres victoires suivirent celle-là, non moins éclatantes et non moins décisives ; et la croyance s'accrédita que l'humble et tranquille prière du Rosaire était d'un secours et d'une efficacité spéciale en temps de guerre et à l'heure des combats.

Au moment où la catholique Espagne semble devoir être écrasée sous l'effort ennemi de puissants adversaires, à l'heure où nos florissantes missions des Philippines paraissent devoir être anéanties, il nous a semblé utile de rappeler la victorieuse toute-puissance du Rosaire afin de ranimer la piété des fidèles envers Notre-Dame du Rosaire qui est aussi Notre-Dame des Victoires. Quand la guerre touche à sa fin, quand les deux armées épuisées, mutilées, se recueillent pour porter le coup décisif, alors, en ce moment suprême, Dieu descend dans la mêlée et décide de tout. Il arrive souvent, comme pour marquer davantage la divinité de l'intervention, que le résultat est au rebours des prévisions humaines et qu'il contredit les conjectures de la prudence et les calculs de la stratégie. La victoire est à Dieu, qui la donne quand il Lui plait.

Invoker le nom divin, c'est-à-dire s'agenouiller et prier, tel est donc en temps de guerre le plus efficace moyen d'obtenir l'intervention divine. Or, le *Rosaire* est de toutes les prières celle qui invoque le nom et le secours de Dieu avec le plus de succès, en même temps que sa merveilleuse organisation lui donne un à propos tout spécial pour l'heure des batailles et des combats.

On commence par le signe de la Croix. Or la Croix, arrosée au Calvaire d'un sang divin, reçut dans ce baptême la puissance de triompher toujours. La Croix apparut un jour, près de Rome, à Constantin dans une bataille célèbre, avec cette légende tracée en caractères de feu : *Tu vaincras par ce signe.*

Le *Rosaire* n'est pas une prière d'homme, mais une prière divine. La voix qui a dit : *Notre Père qui êtes aux*

cieux ! ce n'est pas la nôtre, c'est la voix de Jésus-Christ dont nous sommes l'écho. Et quand nous ajoutons : *Je vous salue, Marie !* ce n'est pas encore de nous-mêmes que nous adressons à la Vierge cette glorieuse salutation, nous ne faisons que répéter les paroles de l'Ange ou plutôt les paroles de Dieu qui les avait Lui-même dictées à l'Ange. Cette Vierge que nous saluons et à laquelle nous disons : *Priez pour nous !* c'est la mère de Jésus qui lui a toujours été soumis ; et d'une mère les prières ne peuvent pas plus être repoussées que les ordres désobéis. Ainsi tout dans le Rosaire explique la confiance que les âmes lui ont toujours accordée. Il intéresse à l'honneur du drapeau qui l'invoque, les trois plus grands noms du ciel et de la terre : Dieu, Jésus et Marie.

Marie, c'est la *Femme forte* dont parle le Sage, plus courageuse que Judith, plus vaillante que Déborah, plus intrépide que Jeanne d'Arc. L'Écriture la compare à une *armée rangée en bataille*. Or, Marie est pour nous, le Rosaire nous promet son secours.

Jésus, c'est le *Lion de la tribu de Juda*, le *Fort armé*, le *Roi de gloire*, le *Seigneur puissant dans les batailles* ; il a vaincu le monde, Il a vaincu la mort, Il a vaincu l'enfer. Eh bien ! Jésus est avec nous, le Rosaire nous assure sa toute-puissante intervention.

Enfin *Dieu* que nous invoquons, que Jésus et Marie invoquent avec nous dans la prière du Rosaire, s'appelle Lui-même le *Seigneur des armées*. Il les tient dans sa main et les mène où Il veut ; Il les disperse et les décime quand il Lui plait ; Il les précipite de la victoire dans une déroute aussi entière que soudaine. Or, le *Dieu des armées*, le Dieu qui a englouti les Egyptiens dans les flots, qui a fait pâlir Balthasar au milieu des festins de son triomphe, qui combattait avec les Machabées et leur donnait la victoire, le Dieu des armées ne peut que nous être favorable si nous l'invoquons avec les prières que Lui-même nous a enseignées. *Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ?*

Qu'Il se lève donc et que nos ennemis soient dispersés ! Que Jésus se lève du repos de sa gloire pour vaincre encore une fois. Que la Reine du Rosaire prenne le commandement des pieuses légions qui l'invoquent, qu'Elle protège la province dominicaine du S. Rosaire des Philippines ; qu'Elle soutienne la pieuse reine Marie-Christi-

tine et ceux qui se sont prosternés devant l'autel du Rosaire avant d'aller affronter les balles ennemies.

Un de ces soirs, après la récitation du Rosaire, le Pape Léon XIII disait à son chapelain : *Prions pour que Dieu sauve l'Espagne et sa Reine.*

La guerre est partout, ici couvant sous la cendre et près de faire explosion ; là déclarée ouvertement et engloutissant dans les flots ensanglantés des milliers de chrétiens. Prions ! la Reine du Rosaire nous montrera sa puissance une fois de plus.

R. P. IWEINS.

LE PRÉCIEUX SANG



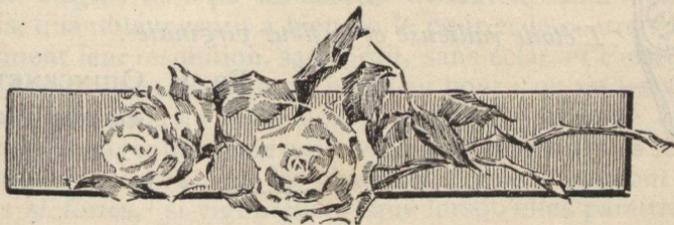
CONSIDÉREZ un instant le Précieux Sang lorsqu'il repose dans une paix vivante au dedans du Sacré Cœur, semblable à la mobile tranquillité de l'océan. Il est lui-même l'océan de joie d'où découlent toutes les joies de l'univers. C'est par son moyen que l'immensité de la félicité divine se répand dans la création, en même temps aussi qu'elle se laisse mystérieusement réjouir par lui. Toutes les joies naturelles ou surnaturelles qui sont encore laissées au monde déchu, et elles sont innombrables, sont en réalité des indulgences. Ces indulgences ne sont accordées qu'en faveur du Précieux Sang. Les pécheurs sur la terre éprouvent encore des joies : ces joies viennent du Précieux Sang. Les saints sur la terre sont les plus heureuses des créatures de Dieu ; leur vie n'est qu'un vol et un chant perpétuels, semblable à la vie si animée des oiseaux qui peuplent les airs. Tout ce bonheur est dû au Précieux Sang. Les cœurs des bienheureux dans le ciel débordent de joie ; pour eux, la tranquillité, c'est le ravissement ; le calme, c'est l'extase. C'est que le Précieux Sang ne cesse de répandre sur eux ses ondes salutaires. La vaste étendue de la jubilation angélique, celle de toutes les choses créées qui ressemble le plus à l'immensité de Dieu, n'est tout entière qu'une émanation

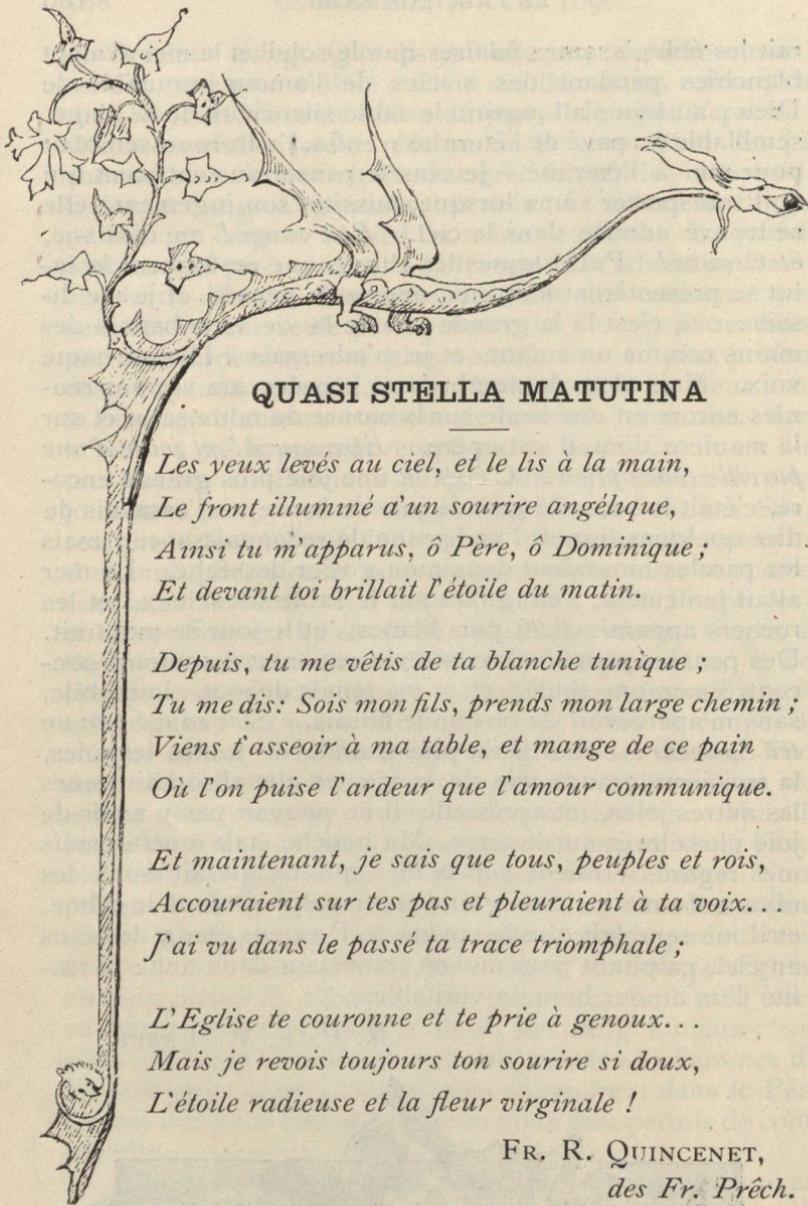
du Précieux Sang. Que dis-je ? elle est, dans son immutabilité, une mer mobile ; elle a ses flux et ses reflux ; car tous les jours, à toute heure du jour, viennent s'ajouter à elle de nouvelles joies, résultat de la conversion des pécheurs, et ces conversions sont précisément les œuvres du Précieux Sang. Cependant, cet océan de félicité des anges ne fait que baigner le pied du trône de Marie. La joie de Marie, c'est pour ainsi dire la frange de la félicité de Dieu ; la joie de Marie, c'est toutes les joies des créatures concentrées en une seule par sa maternité divine, et rendues, par cette concentration, plus nombreuses et plus profondes. Cependant, la félicité de Marie, dont le bonheur a été le plus semblable au bonheur de la sainte humanité, dont le cœur a été le premier rempli par le Sacré Cœur, est due tout entière au Précieux Sang. Mais qui pourra dire les joies sans nom, incommensurables, dont le Précieux Sang remplit le Sacré Cœur lui-même ? Il ne peut la contenir ; il se multiplie, afin de pouvoir en quelque sorte supporter ses tressaillements ; il a inondé le ciel ; mais l'impétuosité de ses flots est à l'étroit au dedans des vastes rivages de l'empyrée, et voici que, grâce à sa toute-puissance, il s'échappe comme par miracle, il jaillit dans des milliers de calices, tous les jours sur la terre ; et dans la coupe de chaque calice, il se développe au gré de ses désirs, libre dans son infinité, libre dans sa grandeur, libre dans son amour débarrassé de toutes les lois matérielles. Mais le jubilé du Précieux Sang nous apparaît encore dans l'avenir, dans des régions où nous ne pouvons le suivre. Nous prêtons l'oreille pour entendre le retentissement de ses flots contre le rivage que la brume voile à nos regards ; mais aucun son ne nous arrive ; les rivages sont trop éloignés, ou bien même ils n'existent pas peut-être. Le Verbe trouve éternellement ses délices dans son sang humain ; son éclat lumineux donne une nouvelle beauté aux flammes du Saint-Esprit, et ses abaissements engendrent dans le Père éternel des joies que jamais il ne nous sera permis de comprendre.

J'étais sur le bord de la mer, et mon cœur se trouvait rempli d'amour sans savoir pourquoi ; son bonheur s'échappait au dehors et se répandait sur la vaste étendue des eaux ; il s'envolait sur l'aile des vents, et il s'élevait librement jusqu'à la voûte azurée des cieux ; le crépuscule éclair-

rait les éblouissantes falaises que le soleil et la mer avaient blanchies pendant des siècles de l'amour immuable de Dieu ; au loin s'allongeait le sable silencieux de la plage, semblable au pavé de l'éternité ; enfin, l'aurore ressemblait pour moi à l'éternité. Je vins à penser au sentiment qui doit transporter l'âme lorsque, aussitôt son jugement, elle se trouve admise dans le ciel. *Etre sauvé !* me disais-je, *être sauvé !* Puis, toutes les choses que renferment le salut se présentèrent à moi en une seule pensée, et je me disais : oui, c'est là la grande joie de la vie, et je battais des mains comme un enfant, et je m'adressais à Dieu à haute voix. Mais alors de nombreuses pensées me vinrent réunies encore en une seule sur la nature de notre salut et sur la manière dont il est opéré. *Etre sauvé ! et jouir d'une pareille rédemption !* C'était là une joie plus grande encore, c'était la seconde grande joie de la vie, et j'essayais de dire quelques lignes d'un hymne de reconnaissance ; mais les paroles mouraient dans mon gosier desséché. La mer allait lentement, s'éloignant sur le sable silencieux, et les rochers apparaissaient plus blancs, et le jour se montrait. Des pensées plus nombreuses vinrent encore, toujours concentrées en une seule, et je me tenais debout, immobile, sans m'apercevoir de ce que je faisais. *Etre sauvé par un tel Sauveur !* c'était là la plus grande de toutes les joies, la troisième grande joie de la vie, et elle absorbait toutes les autres joies, et après elle il ne pouvait pas y avoir de joie plus élevée sur la terre. Ma bouche était muette, mais mes regards erraient sur la mer qui rougissait sous les rayons du matin. Son grand cœur palpitait dans le calme, et il me semblait que je voyais le Précieux Sang de Jésus au ciel, palpitant pour moi en cet instant dans toute la réalité d'un amour humain véritable.

R. P. F. W. FABER.





QUASI STELLA MATUTINA

*Les yeux levés au ciel, et le lis à la main,
Le front illuminé d'un sourire angélique,
Ainsi tu m'apparus, ô Père, ô Dominique ;
Et devant toi brillait l'étoile du matin.*

*Depuis, tu me vêtis de ta blanche tunique ;
Tu me dis: Sois mon fils, prends mon large chemin ;
Viens t'asseoir à ma table, et mange de ce pain
Où l'on puise l'ardeur que l'amour communique.*

*Et maintenant, je sais que tous, peuples et rois,
Accouraient sur tes pas et pleuraient à ta voix...
J'ai vu dans le passé ta trace triomphale ;*

*L'Eglise te couronne et te prie à genoux...
Mais je revois toujours ton sourire si doux,
L'étoile radieuse et la fleur virginale !*

FR. R. QUINCENET,
des Fr. Prêch.

QU'EST-CE QUE VOULOIR ?

Vouloir : ce mot, ce simple mot dit presque une toute-puissance. Combien de ressources cachées recèle une volonté humaine ! Quelle énergie un caractère bien trempé peut déployer ! Quand un homme a dit : " Je veux ! "—y a-t-il ici-bas une force capable de l'empêcher, de lui résister ? Y a-t-il sur sa route des obstacles dont il ne vienne à triompher en fin de compte ?

Remarquez : par volonté, je n'entends pas une velléité, un demi-vouloir. Non ! J'entends une résolution fermement et librement prise, une détermination intelligente et réfléchie, l'application sourde et constante, l'effort persévérant et soutenu. Les natures à coups de vent sont capables d'enthousiasmes passagers et d'ardeurs éphémères. Mais quant à marcher lentement, sûrement vers un même but, elles ne le peuvent point. Elles se passionnent un moment pour une cause ou pour un nom ; et puis, l'instant d'après les trouve froides et indifférentes. Légères, superficielles, elles ne peuvent prendre de ces résolutions que rien ne brise, que les natures fortes savent garder à toujours ; elles sont incapables de ces amours profondes et de ces passions sublimes qui, chez d'autres, durent toute une vie. Le besoin de changement leur est quasi-nécessaire. Peu soucieuses d'être logiques, elles passent vite à d'autres idées et à d'autres pratiques. Tout ce qui est nouveau les attire.

Seules, les volontés intenses s'astreignent à suivre une ligne déterminée et marchent vers un but certain. Celles-ci seulement arrivent à quelque chose. Leur détermination n'est pas inspirée par un stupide entêtement. Non, elles ont tout pesé, tout calculé, elles ont mis du temps avant d'agir ; on a pu les accuser de lenteur et d'inertie. Mais, quand leur esprit a bien vu le pour et le contre, elles prennent leur résolution, sans bruit, sans éclat, et c'est une fois pour toutes. Elles iront jusqu'au bout ; on ne les verra pas faire soudain volte-face, changer de ligne de conduite, s'engager dans une autre voie. Leurs ressources sembleront s'accroître avec les obstacles. Elles ne seront jamais si fortes, si vigoureuses que lorsqu'elles paraîtront écrasées, à jamais terrassées.

La contradiction, l'opposition est utile, nécessaire même aux natures supérieures, puisqu'elle leur permet de se révéler complètement et de déployer toutes leurs forces vives.

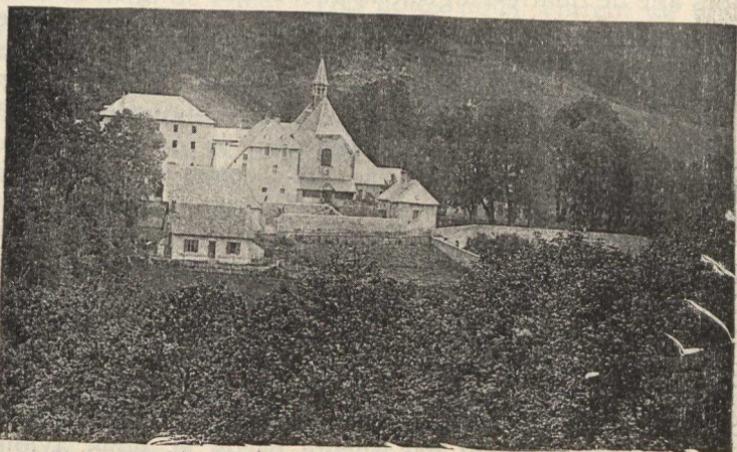
Toute chose grande accomplie est le résultat d'un vouloir constant et soutenu. Les œuvres d'art, par exemple, dont le monde est rempli et qui font notre admiration, si vous saviez les efforts qu'elles ont coûté ! C'est au prix de leurs sueurs et de leur sang que les artistes parviennent à exprimer leur rêve intérieur ! C'est à force de fixer toujours le même idéal qu'ils arrivent à le réaliser enfin dans la pierre ou sur la toile ; mais, après quelles journées de labeurs et quelles veilles enfiévrées ! Oui, après combien d'ébauches imparfaites, combien de retouches et de recommencements, l'œuvre qui restera et qui passera, radieuse, à travers les siècles, naît enfin sous les doigts de l'artiste, avec ses formes pures et ses lignes harmonieuses !

C'est la volonté, donc, — une volonté intelligente et éclairée, — qui assure le succès en tout. Ce ne sont pas les beaux esprits qui parviennent, ce sont les caractères fortement trempés pour l'action. A ceux-ci le mérite, à ceux-ci le triomphe. L'homme qui n'a pas de cœur, peut-on l'appeler homme ? Que fera-t-il en ce bas monde avec ses velléités mobiles et indécises ? Quelle sera l'étendue et la profondeur de son influence ? Pour soulever les mondes, il faut le levier de la volonté.

VAU-LAU.

Mouvement catholique en Angleterre. — Les conflits entre les deux grands partis de l'Eglise anglicane, la Haute et la Basse-Eglise, ont ouvert les yeux à bien des gens et amené une réaction.

Les conversions se sont multipliées dans ces derniers temps. On cite entre autres abjurations celle du Révérend W. Evans, de Cardiff. Plusieurs conversions (malheureusement il ne nous est pas permis de citer des noms) ont été opérées par le T. R. P. Feuillette, prier des Dominicains de la rue du Bac (Paris), qui a prêché à la chapelle Saint-Louis de France, à Londres, une des plus brillantes et des plus fécondes stations quadragésimales dont on ait gardé le souvenir dans ce sanctuaire où se sont fait entendre tant de grands prédicateurs.



LE COUVENT DOMINICAIN DE CHALAIS.

... Presqu'en même temps que saint Bruno créait la grande Chartreuse au centre d'âpres montagnes séparées des Alpes par le cours de l'Isère, quelques religieux de l'Ordre de Saint-Benoit voulurent établir sur ces mêmes hauteurs une réforme, qui n'eut ni une longue durée ni une grande célébrité. Mais, au lieu de se cacher dans la partie la plus inaccessible de ce désert, ils choisirent sur le versant du midi, entre des rochers, des forêts et des prairies, un plateau inondé de soleil et d'où la vue s'étend par deux larges échancrures d'un côté sur la vallée du Grésivaudan, de l'autre jusqu'à la plaine où la Saône et le Rhône entourent Lyon de leurs eaux. Ils bâtirent dans cette riante solitude un couvent qu'ils appelèrent du nom de Chalais et d'où ils prirent eux-mêmes celui de Calésiens. Après y avoir fait un séjour de deux siècles, ils le cédèrent aux religieux de la grande Chartreuse qui le destinèrent à donner un peu de soleil à ceux de leurs vieillards qui ne pouvaient plus suffire à l'austérité des cloîtres de saint Bruno. A l'époque de la révolution, ce domaine fut détaché du vaste ensemble qui composait le patrimoine de la Grande-Chartreuse et vendu au nom de la nation. Le dernier propriétaire vint me l'offrir pendant ma prédication de Grenoble. Je l'achetai après avoir pris le consentement du chef du diocèse, Mgr Philibert de Bruillard,

alors âgé de quatre-vingt-deux ans, et qui malgré sa vieillesse ne craignit pas de s'exposer pour nous à une lutte avec le gouvernement. Le contrat fut signé dans le plus grand secret. Aucun préparatif de prise de possession n'eut lieu de peur d'éveiller l'attention publique et surtout celle du préfet. Je me rappelle encore le jour où, réuni dans une maison de campagne, aux portes de Grenoble, avec quelques-uns de nos jeunes religieux que j'avais fait venir de Bosco, nous partîmes pour cette chère montagne de Chalais. La voiture nous déposa à ses pieds, aux bords de la grande route ; il nous fallut trois heures de marche pour en gravir les escarpements et les détours. Nous arrivâmes vers l'heure où le soleil se couchait, accablés de fatigue, sans provisions, sans meubles, sans ustensiles, chacun ayant son bréviaire sous le bras. Heureusement les fermiers n'étaient pas encore partis et nous avions compté sur eux. Ils nous firent un grand feu et nous nous mîmes gaiement à table autour d'une soupe et d'un plat de pommes de terre. La nuit, passée sur la paille, nous donna un profond sommeil, et le lendemain, au point du jour, nous pûmes admirer la magnifique retraite que Dieu nous avait préparée. La maison était pauvre ; l'église, avec ses épais murs du moyen âge, n'était plus qu'un grenier à foin. Mais quelle majesté dans les bois ! Quelle puissance dans ces lignes de rochers qui s'élevaient au-dessus de nos têtes ! Quel charme dans ces prairies qui étendaient plus près de nous leur gazon et leurs fleurs ! De longues allées séculaires, ombragées d'arbres inégaux, nous conduisirent dans toutes sortes de lieux cachés, aux bords des précipices, aux bords des torrents, sous des massifs de sapins ou de hêtres, entre des taillis plus jeunes, et enfin jusqu'aux sommets qui étaient comme la couronne de ces sites enchantés. Il fallut du temps pour réparer la maison et en organiser le service. Mais les privations nous étaient douces au milieu de cette nature élue depuis plus de sept siècles par la grâce de Dieu, et où les ruines de quelques années n'avaient pas ôté le parfum de l'antiquité religieuse. La cloche des Bénédictins et des Chartreux existait encore dans sa flèche couverte de tuiles de sapin, et l'horloge qui avait sonné pour eux les heures de la prière nous y appelait à notre tour.

On sut bientôt que le désert de Chalais avait fleuri

sous la main de Dieu. Des hôtes nous vinrent de toute part, et ce qui n'était plus qu'un séjour de gardes et de bûcherons redevint un pèlerinage des âmes pieuses. Le soir, dans la chapelle à demi-restaurée, nous chantions le *Salve Regina*, selon la coutume de l'Ordre, et il y avait une grande joie à entendre sur ces cimes, au milieu des murmures du vent, la psalmodie qui porte jusqu'aux anges un écho de leur propre voix.

Le voisinage de la Grande-Chartreuse ne tarda pas à établir entre les deux maisons une fraternité qui était une grâce de plus. Un chemin mystérieux conduisait de l'une à l'autre, à travers les vallées et les hauteurs qui nous séparaient ; nous l'eûmes bientôt découvert. Il fallait six heures pour le franchir, tantôt en gravissant par un étroit sentier la sinuosité des roches, tantôt en côtoyant de vertes et fines prairies, tantôt en s'enfonçant dans des forêts profondes, où les arbres ne tombaient jamais sous la main de l'homme et où on rencontrait tout à coup des espaces libres semblables à des jardins, jusqu'à ce qu'on arrivât en face de l'espèce d'abîme où s'élevaient, solitaires et dans leur repos de sept siècles, les grandes édifications sorties de la cellule de saint Bruno. Cette route du désert nous ramenait ensuite à notre pauvre monastère, et, parvenus à un certain point d'où notre vue plongeait sur ses toits, sur ses prairies et jusque sur le cours blanc et rapide de l'Isère, nous retrouvions toujours avec transport ce beau soleil que nous y avions laissé le matin, et qui nous attendait le soir pour nous dire cet adieu si cher à tous ceux qui unissent sa lumière aux souvenirs de leurs cœurs.

Le voisinage de la Grande-Chartreuse n'était pas le seul qui adoucît pour nous l'austérité du séjour de Chalais. Au bas de nos sommets escarpés et à l'entrée même de la vallée du Grésivaudan, s'élevait le bourg de Voreppe, qui était notre point de départ et notre point d'arrivée, selon que nous montions ou que nous descendions la montagne. Là, dans un presbytère simple et modeste, l'hospitalité ne nous manquait jamais, et la table de son vieux curé était toujours prête à réparer nos forces. Peu de chose nous suffisait, mais ce peu de chose était si cordialement offert, que je n'y songe jamais sans plaisir et sans reconnaissance. Un autre manoir nous était aussi ouvert, et si nous étions là plus proches du monde, cette différence disparaissait par

la ressemblance de l'accueil. Grenoble, Chalais, Voreppe, ont laissé dans ma mémoire un souvenir qui ne s'efface point : je n'y ai point rencontré, comme à Nancy, un frère de Saint-Beaussant ; mais mille choses ont donné à cette seconde fondation un caractère qui n'a pas cessé de me ravir et d'y faire habiter ma pensée.

R. P. LACORDAIRE,
des Fr. Prêch.

VIES DES FRÈRES

Par le Père GÉRARD DE FRACHET.

Suite

Comment le vin fut augmenté par son invocation.



L y avait à Placia en Sicile, une femme très pieuse, qui rendait beaucoup de services aux Frères, malgré la vive opposition de son mari. Apprenant qu'ils n'avaient plus de vin, pendant un été, elle eut soin de leur en envoyer en cachette tous les jours. Cependant la famille était nombreuse, le couvert l'était aussi, et le tonneau finit par s'épuiser. Sur ces entrefaites, le mari demande du vin : la servante va au tonneau et n'y trouve que de la lie. Elle en est troublée et vient le dire tout bas à sa maîtresse, qui lui dit d'y retourner. Craignant que son mari ne s'irrite et ne profite de l'occasion pour lui interdire absolument de rendre désormais aucun service aux Frères, elle tombe à genoux et invoque saint Dominique. Pleine de confiance en ses mérites, elle renvoie une troisième fois sa servante au tonneau, qu'elle avait encore trouvé vide. Celle-ci y retourne en murmurant, et le trouve rempli, comme si on n'y avait jamais touché. Prodiges étonnants, et vraiment opérés par le Seigneur ! Le vin du tonneau ne durait ordinairement qu'un mois et demi pour la famille ; miraculeusement augmenté, il suffit pendant quatre mois tant aux besoins de la famille qu'à ceux des Frères. Le mari en était étonné au plus haut point. Un jour il entendit un des Frères, qui

avaient tout appris par sa femme, raconter publiquement ce miracle sans nommer les personnes. De retour chez lui, il se moque du récit, et demande avec malice comment le vin avait pu durer si longtemps. Alors sa pieuse femme lui en fait des reproches, lui raconte toute l'histoire, et lui inspire ainsi l'amour de Dieu et des Frères. Ce miracle est fort célèbre dans la contrée.

De plusieurs guérisons opérées par l'attouchement de ses reliques.

Un habitant de Liège avait au cou un mal pour la guérison duquel il avait visité beaucoup de sanctuaires. Ne l'ayant pas obtenue, il demanda au Prieur des Frères Prêcheurs d'appliquer secrètement sur son mal des reliques de saint Dominique. Dès qu'elles furent appliquées, le mal disparut complètement. C'est le Prieur lui-même qui me l'a raconté.

Un riche habitant de la même ville souffrait d'une grosse tumeur et d'un affreux ulcère, au point qu'il ne pouvait pas même supporter la main du médecin ; ses parents désespéraient de sa vie. Frère Lambert lui conseilla la dévotion de saint Dominique, par qui le Seigneur avait déjà opéré tant de merveilles. Le malade s'empressa de demander l'eau qui avait servi à l'ablution de ses reliques. On en fit une aspersion sur son mal, et aussitôt la douleur cessa, la tumeur disparut, et il fut parfaitement guéri.

Au couvent de Metz, un Frère souffrait beaucoup par suite d'un os qui s'était formé à la jointure de la main et du bras. On craignait qu'il ne perdît l'usage de la main ; et souvent les médecins et les chirurgiens lui avaient dit qu'il ne pourrait guérir que par une opération, délicate et dangereuse il est vrai, vu le grand nombre de veines et de nerfs qui se trouvent dans cette partie du corps.

Or, il arriva que la veille de sainte Marie-Madeleine, patronne du couvent, après None, et pendant que l'on décorait l'autel, deux Frères, venant du fond de l'Allemagne, entrèrent au chœur pour y recevoir la bénédiction ; le malade aidait le sacristain dans son travail. Ils quittent l'autel, donnent la bénédiction aux deux voyageurs qui leur disent en se relevant : " Nous apportons de la poussière du corps du Bienheureux Dominique, notre Père. " A ces mots, le Frère qui souffrait de la main, se sentant tout

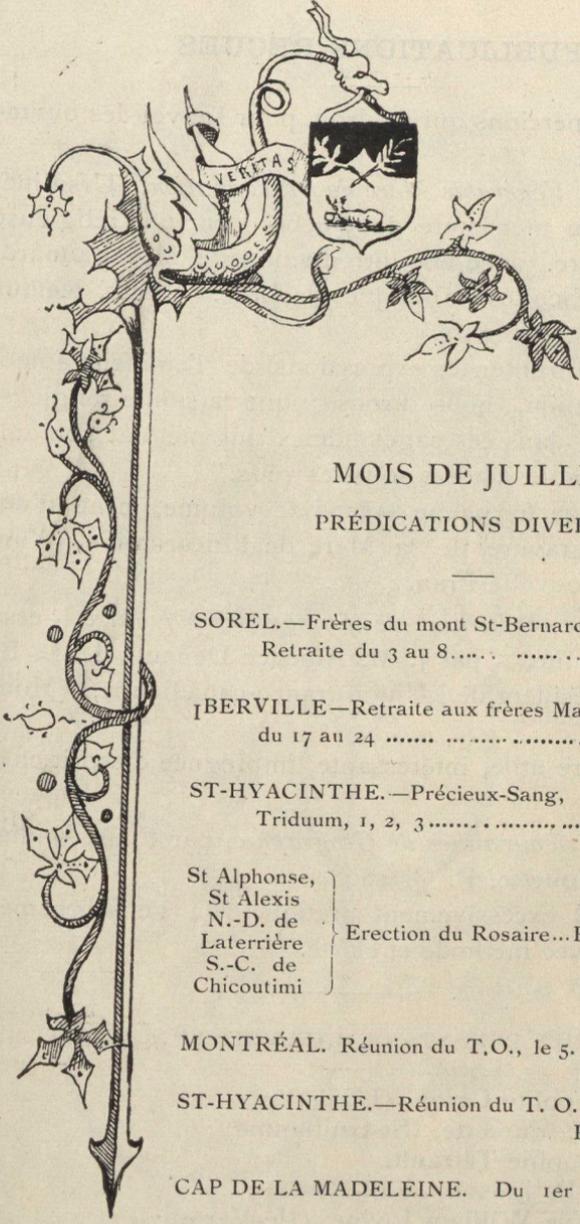
rempli de joie et de dévotion, s'écrie de cœur et de bouche : " Père, Père, soyez le bienvenu parmi nous. " Il suit les Frères qui portent les reliques sur l'autel, en battant des mains et en criant toujours : " Père, Père, soyez le bienvenu. " Puis, s'approchant, il prend les reliques de ses deux mains, il les baise, et aussitôt il est délivré de son mal. En se retirant, il voit que la lampe du chœur n'était pas assez propre ; il la nettoie et en voulant laver ses mains, il s'aperçoit pour la première fois que l'os qui le faisait souffrir avait disparu, et avec lui tout danger. Dans sa joie, il oublie de laver ses mains et court vers son Prieur, qui était au Chapître en ce moment, pour lui montrer qu'il avait été guéri à l'arrivée des reliques du Saint. Les Frères en sont dans l'admiration ; le bruit s'en répand dans la communauté. A cette nouvelle, un Frère couché dans l'infirmerie et souffrant de violentes coliques, demande pieusement qu'on lui apporte la poussière du Bienheureux. Il la touche, et déclare à son tour qu'il ne souffre plus, qu'il est guéri.

Comment la fièvre disparut à son invocation.

Dans le même couvent, un Frère, qui souffrait depuis longtemps de la fièvre quarte, était très malade et avait la tête d'une énorme grosseur ; c'était la vigile de la première fête de saint Dominique. Il attendait l'heure de l'accès, lorsque le Prieur vint le visiter et lui demanda comment il se trouvait : " J'attends mon accès, répondit-il. " Le Prieur ajouta : " Dieu dans sa miséricorde peut, " par les mérites de saint Dominique, vous préserver de " cet accès et des autres. " — Je crois fermement, répliqua le malade, que si vous commandiez à la fièvre de la " part de Dieu et du Bienheureux Dominique, de ne plus " me tourmenter, je serais guéri. " — Le Prieur, confiant dans la bonté de Dieu et les mérites du saint, commande alors à la fièvre de quitter ce Frère et de ne plus le tourmenter. La fièvre le quitta à l'instant, et il n'eut à souffrir ni cet accès ni aucun autre.

Plus tard, le même Frère fut guéri complètement et de la même manière d'une enflure à la tête. C'est le Prieur lui-même, Frère Jacques, homme de grande réputation, qui a raconté ces faits au Maître Général de l'Ordre.

A suivre.



MOIS DE JUILLET
PRÉDICATIONS DIVERSES.

SOREL.—Frères du mont St-Bernard,
Retraite du 3 au 8..... R. P. BROSEAU

BERVILLE—Retraite aux frères Maristes,
du 17 au 24 R. P. RONDOT

ST-HYACINTHE.—Précieux-Sang,
Triduum, 1, 2, 3.....R. P. GILL

St Alphonse,
St Alexis
N.-D. de
Laterrière
S.-C. de
Chicoutimi } Erection du Rosaire...R. P. FOUGERAY

MONTRÉAL. Réunion du T.O., le 5. R. P. RONDOT

ST-HYACINTHE.—Réunion du T. O., le 14,
R. P. ROULEAU

CAP DE LA MADELEINE. Du 1er au 20,
XXX

PUBLICATIONS REÇUES

Nous remercions qui de droit pour l'envoi des ouvrages suivants :

Vie de la Vénérable Mère de l'Incarnation, Ursuline, Fondatrice du monastère de Québec, par une religieuse du même ordre, avec une introduction de Mgr Baunard, Recteur des facultés catholiques de Lille. (Paris, Retaux & fils, libraires-éditeurs.

Pour emprunter les expressions de l'éminent auteur de l'Introduction, nous dirons " que la sainte religieuse parle et vit dans ces pages fidèles qui mettent son âme aussi bien que les choses sous les yeux."

L'ouvrage forme un splendide volume, orné d'une magnifique gravure de la Mère de l'Incarnation, d'une carte de la nouvelle-France, etc.

La forme chrétienne de l'assurance populaire,—essai sur la neutralité,— par J. M. Amédée Denault, L. L. B., 1er Vice-Président de l'Union franco-canadienne, (Montréal 1898.)

Brochure utile, intéressante, imprégnée d'esprit chrétien.

La deuxième année de Géographie, par F. A. Baillargé, Ptre. (Joliette, P. Q. 1898.)

Manuel excessivement pratique, où l'enseignement est donné avec méthode et clarté.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

M. Hypolite Caron, (L'Islet) ;
Mde G. Marcotte, (St-Guillaume) ;
Mde Sophie Tétrault.
M. S. P. Janson, (Fall-River) ;
Mde Vve William Jovine, (Ile-Verte) ;
M. J. B. Duchesneau.
Mde J. A. Cadotte, (St-Hyacinthe).